

BRIGITTE BOHN

BONS BAISERS
POSTHUMES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-250-1

Dépôt légal : juillet 2022

Ne peut rien pour le bonheur d'autrui celui qui ne
sait être heureux lui-même.

André Gide

Nourritures terrestres

Le bonheur est la plus grande des conquêtes, celle
qu'on fait contre le destin qui nous est imposé.

Albert Camus

Lettres à un ami allemand

Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul.

Albert Camus

La Peste

Vendredi 25 avril 2014

Chère maman,

Nous avons toujours été si loin l'une de l'autre. Une frustration sans doute, peut-être partagée. En t'écrivant aujourd'hui, j'aimerais te poser les questions qui m'habitent depuis toujours, j'aimerais que tu me répondes, que tu me parles de toi. Je sais si peu de choses de toi. Tu ne parlais jamais, ou si peu, et j'ai fait de même.

De ton histoire, je connais quelques bribes racontées principalement par « les marraines », ma vraie marraine, ta cousine Annette, et Marraine, celle de tous, Marie, la sœur de papa. De ta vie intime je sais tout ce que j'ai deviné.

Lorsque j'ai quitté l'Alsace pour mes études, nous échangeons des lettres toutes les semaines. Nous... enfin, je veux dire, papa et moi, papa te faisant la lecture avant que tu n'apposes des « bons baisers » et signes « Maman ». C'était des nouvelles de la famille, du village, les naissances, les décès, la pluie, le beau temps. Il y a longtemps j'ai lu avec bonheur le journal de Lewis Carroll racontant son quotidien. Le quotidien, un gros sac qui pèse bien lourd. Il est quelquefois encombrant, mais ne contient-il pas tout ce que l'on donne, que l'on reçoit et partage tout au long de la vie ? Cette lecture a réveillé de doux sentiments bienveillants pour mes parents, une tendresse qui brûlait de s'exprimer. Tendresse partagée, peut-être, sans doute ; comment peut-il en être autrement entre parents et enfants. Tendresse rêvée, imaginée, décelée dans le moindre indice et savourée jalousement.

Nous ne parlions jamais de sentiments ; nous ne nous touchions jamais, juste une bise sur chaque joue le jour d'un grand départ et de même au retour. Loin de vous, j'ai adopté d'autres habitudes, d'autres comportements. Je ris toujours de l'air ahuri et hilare de papa lorsqu'un jour de retrouvailles je l'ai réellement embrassé, le serrant spontanément dans mes bras pour lui

faire les bises traditionnelles ; je crois bien qu'il avait adoré ce moment, tout comme moi.

J'aimerais que toi et moi nous discussions ensemble de nos sentiments, de notre intimité, de ce que nous avons fait, de ce que nous n'avons pas fait ou pas osé faire ou dire. Essayer de comprendre pourquoi. Si j'ai des regrets de ne pas avoir provoqué davantage de discussions avec papa et Marraine avant leurs décès, il n'en est pas de même pour toi, car je suis quasiment sûre que cela aurait été peine perdue. À présent, je suis une orpheline presque apaisée.

Bien au-delà de l'adolescence je ne t'ai pas beaucoup aimée, tu sais. Je luttais pour ne pas te ressembler. Aujourd'hui, je sais que tu vivras au fond de moi jusqu'à ma mort, et la vie me sera plus douce si je déconstruis ce non-amour qui me semble avoir toujours existé entre nous.

Lorsqu'il m'arrive de parler de papa, aujourd'hui encore mon cœur déborde de mes yeux. Mais à présent que je rédige pour toi ma première lettre, je me sens toute joyeuse et excitée et je ne te permettrai pas de garder le silence. J'ai hâte de te lire !

*Bons baisers posthumes,
Brigitte*

Samedi 26 avril 2014

Chère maman,

Malgré l'impatience exprimée à la fin de ma lettre d'hier, il n'est pas facile de te laisser prendre la plume. Je vais donc commencer par te raconter l'événement qui m'a donné envie d'en savoir plus sur toi. En fait d'événement, il s'agit d'une toute petite phrase, une information qui a jeté une lumière nouvelle sur notre relation. Bizarrement, ces mots plutôt blessants m'ont fait rire. Un rire légèrement teinté de jaune par un petit pincement au cœur.

Peu avant son décès, le 14 août 2007, je parlais de toi avec Marraine. Et elle m'annonce de but en blanc : « Tu sais, tu étais un accident » ! Je suis tombée des nues. Moi qui croyais dur comme fer que papa et toi aviez fait des garçons jusqu'à ce que la fille arrive enfin. Moi qui avais toujours entendu raconter la cuite mémorable – car très exceptionnelle – de papa en l'honneur de ma naissance. À plus de 50 ans, c'est un château de cartes qui peut s'écrouler en éclats de rire.

Papa devait bien savoir que tu ne voulais pas de cette grossesse et pourtant il m'a fait la fête. Cette révélation a fait naître en moi un sentiment de compassion à ton égard. D'après Marraine, tu aurais caché ta grossesse jusqu'au septième mois, comment est-ce possible ! Toujours marcher légèrement penchée en avant ; profiter de l'uniforme de la ménagère : robe-tablier fleurie avec quelques amplitudes de rigueur ; peut-être même le corset. Je ne sais pas si je fus prématurée ou non, mais j'ai le souvenir d'avoir entendu dire que je suis née parfaitement bleue et que j'avais pris une couleur acceptable suite à une raclée originelle conséquente. Comme tu as dû souffrir, dans ton corps et dans ton cœur. Tu aurais même réussi à cacher ta grossesse à ta mère, méldadiè !

Ce juron, que grand-mère avait toujours à la bouche et que mes frères répétaient en rigolant, était pour moi le mot le plus vilain qui puisse exister. Jusqu'au jour où j'ai eu l'idée de le traduire : doux Jésus... Pas de quoi donner des frissons. À ma décharge, il faut se remémorer l'aspect physique de la grand-mère Meyer et le ton sur lequel elle disait « méldadiè ! ». Et puis je crois bien qu'elle était la seule à le pratiquer à Bergheim.

À 40 ans, tu craignais donc encore ta mère. Pourquoi ? Pour une femme de ta génération était-ce indécent d'avoir un enfant à cet âge-là ? Considérais-tu que trois garçons dans la maison te donnaient déjà suffisamment de travail ? Était-ce par rapport à la religion ? Tu avais décidé de ne plus avoir d'enfant et tu as transgressé les règles. Tu as partagé de la tendresse avec ton mari. Doux Jésus, vous avez fait l'amour en dehors de toute idée de procréation ! Oserais-je te rappeler, petite maman, tu avais déjà commis ce péché avant d'être mariée. J'avais découvert cela il y a très longtemps dans le livret de famille en fouillant dans les papiers de papa, à l'âge où les enfants s'exercent à l'arithmétique. La religion, il faudra que nous en parlions. Je t'ai toujours trouvée si triste. Et la seule explication que j'ai trouvée, c'est que toute ta vie tu as pleuré la mort de ton premier-né. À la douleur de la mère s'ajoutant la honte de la pécheresse, puisque Michel fut conçu avant le mariage. Sa mort est une punition de Dieu. Combien de telles idées ont elles terni et démolit de vies !

Ma pauvre petite maman ! Tu n'as pas voulu de moi, mais tu m'as élevée du mieux que tu as pu. Je n'ai pas de rancune. Si j'ai des regrets, c'est uniquement pour toi, pour tes déconvenues, tes douleurs, tes peines et chagrins que tu ne partageais jamais avec personne ; avec papa, peut-être, un peu. Cependant, nous aurons l'occasion de reparler longuement de l'éducation que tu m'as donnée. Oui, c'est sûr, je vais être très critique, mais au final, tu verras, je serai positive.

Nous n'avions pas coutume de faire la fête le jour de nos anniversaires. Un laconique « bon anniversaire » avec un grand (quand même) sourire suffisait. Ceci explique peut-être que je rate toujours mon coup lorsqu'aujourd'hui je souffle mes bougies.

Il serait déplacé de t'adresser mes meilleurs vœux, mais en ce 26 avril, jour de ton anniversaire, je pense à toi avec beaucoup d'émotion.

*Je t'embrasse,
Brigitte*

Mon Dieu qu'il est difficile de faire parler quelqu'un qui a quitté ce monde ! Je n'ai malheureusement jamais eu l'opportunité de participer à des séances de spiritisme où les tables se mettent à danser. Par contre, dans les années 70 j'ai beaucoup fait tourner les verres. Je me rappelle en particulier d'une nuit mémorable : avec une amie, nous avons passé des heures à discuter avec Nijinski ; pour des danseuses n'est-ce pas un bonheur absolu ! Souvenir d'autant plus délicieux que ma camarade croyait dur comme fer à une réelle communication avec l'au-delà.

Si à cette époque-là j'étais encore quelque peu imbibée par mon éducation de bonne chrétienne et persuadée qu'il existe une vie après la mort, j'ai toujours considéré ces expériences de spiritisme comme des jeux révélateurs des facultés insoupçonnées de l'être humain. Une belle motivation pour travailler sur soi et chercher les richesses qui nous habitent et nous entourent. Au final, et tout bien considéré, aucun espoir de glaner des informations sur ma mère par le biais des sciences occultes. Née le 26 avril 1912, elle aurait aujourd'hui exactement 102 ans. Ne vit plus grand monde qui puisse me parler de sa jeunesse. Mais depuis toute petite mes oreilles ont glané des tas d'anecdotes. Me restent donc des souvenirs et l'imagination.

Au début du 20e siècle, le monde avait déjà bien commencé sa course vers le progrès. Il faut préciser : monde industriel. Car la majeure partie des paysans, pour des raisons économiques et pratiques, ont dû attendre le milieu du siècle pour commencer à s'équiper de machines agricoles modernes. Je visualise encore très bien l'archaïque moissonneuse couleur rouille du Tempelhof, sans doute parce que je l'ai vue avaler un doigt de mon oncle Joseph (ou parce que l'horreur de cet affreux spectacle n'a pas eu besoin d'être racontée plus d'une fois pour que je m'en approprie les images). En Alsace, dans les villages sur la route du vin, les chevaux étaient encore bien présents jusque

dans les années 60-70, voire au-delà selon la taille des exploitations. Les vignes très hautes et étroites, souvent plantées à flanc de colline, ont dû attendre longtemps une mécanisation adaptée. Je me rappelle qu'un vigneron de Bergheim a gardé son mulet bien longtemps après que toutes les autres exploitations furent équipées de tracteurs. Les chevaux servaient aux labours des vignes et des champs. Aux beaux jours, ils tiraient les charrettes chargées de foin, les enfants par-dessus. Les filles, invariablement habillées d'une robe, se grattaient allègrement les jambes en riant, laissant aux garçons une part du harcèlement des taons. Quelle joie aussi nous avions de sauter sur le timon des charrettes pour nous laisser promener. Et la plus belle réminiscence, c'est quand, toute petite fille, on me laissait faire le grand écart sur le dos de la grosse Louise, la jument du Tempelhof.

Une dizaine de jours après le naufrage du Titanic et cinq jours après le décès de Bram Stoker – joyeuses références –, ma mère est donc née au Tempelhof, grosse bâtisse à 1 kilomètre de Bergheim, sur la route qui mène vers Thannenkirch et le Haut Koenigsbourg. Ce grand bâtiment a une histoire prestigieuse puisqu'il s'agit d'une ancienne commanderie de Templiers dont l'implantation date de la moitié du 13e siècle. Un magnifique retable, dit *Retable du Tempelhof de Bergheim*, peint vers 1450 par Jost Haller, a été confisqué lors de la Révolution française et est conservé au Musée d'Unterlinden de Colmar, tout comme un diptyque en bois sculpté de Veit Wagner qui en serait également originaire. D'autres œuvres d'Art qui viendraient du Tempelhof ont trouvé leur place dans l'église de Bergheim : le *Chemin de croix* ainsi que la statue dite *Vierge du Tempelhof* qui est exposée dans la chapelle latérale. Il n'est donc pas étonnant que le Tempelhof ait été classé aux Monuments historiques, quoique récemment, en l'an 2000. Mais il semble qu'aucune recherche approfondie n'ait malheureusement été entreprise pour écrire l'histoire du lieu de naissance de maman. Les Chevaliers de Saint-Jean ont subi de nombreuses tentatives de démantèlement. En France, leur patrimoine s'est éparpillé vers divers destins bien avant la mort du dernier roi maudit. Le Tempelhof devait donc être une ferme depuis fort longtemps avant ce début de 20e siècle. Fin de la visite guidée.

Maman est née en 1912, 100 % alsacienne puisque l'Allemagne avait volé l'Alsace à la France en 1871. Ses parents, Jules et Stéphanie Meyer, sont agriculteurs et vigneron. Suivant la tradition, les enfants portent le prénom de leurs parents ou d'un aïeul. Le frère aîné s'appelle donc Joseph comme son arrière-grand-père, Joseph Spiegel de Guémar, et maman Stéphanie comme sa mère (petite-fille du même Joseph Spiegel). Pour sa sœur née avant elle, ce fut Joséphine comme la mère de son père – elle aura échappé au Marie-Cunégonde de la génération précédente.

Mon grand-père Jules a été gazé à la fin de la Grande Guerre. Il avait 36 ans quand il est mort peu après la démobilisation et il n'aura pas eu le loisir de partager beaucoup de tendresse avec ma mère, sa petite dernière. Une belle photo de la famille Meyer permet d'envisager des réponses à certaines questions, en laissant d'autres en suspens. Sur l'image, Stéphanie – ma mère – semble avoir environ 4 ans. Très jolie et charmante petite fille. La photo daterait donc de 1916. Jules apparaît en pleine santé (et quel bel homme !) et l'on peut s'interroger sur la date effective de sa mobilisation. Puisqu'il est sur la photo avec sa femme et ses enfants, il est certain qu'il n'a pas fui vers la France (de l'intérieur) au moment de la déclaration de guerre. Son apparence robuste laisse envisager aussi qu'il ne s'est pas porté volontaire en 1914 même si de toute évidence il a servi dans l'armée allemande, donnant ainsi sa vie pour une patrie qui n'était pas la sienne.

Jules est mort en 1918. Et que se passe-t-il dans une ferme quand il n'y a plus d'homme ? Joseph, le frère de Jules, alors frère lai au Dusenbach¹, s'est défroqué pour épouser sa belle-sœur. Cette famille ravaudée n'aurait pas rendu les trois enfants très heureux. Une mère, veuve, surchargée de travail, vivant dans une maison isolée avec un mari sans doute maussade ; abstinence voulue ou imposée... Il n'y a pas de quoi être épanouie et apte à apporter beaucoup de bonheur à ses enfants. Un père de remplacement qui a renoncé à un choix de vie, qui s'est imposé ou s'est vu imposer un rôle dont il ne voulait pas, sévère, strict, intransigeant. Nous sommes loin de la sérénité.

1 Notre Dame de Dusenbach : lieu de pèlerinage se situant près de Ribeauvillé, sur la route de Ste Marie aux Mines.

Subissant les contrecoups d'une enfance laborieuse, triste et rude, Joseph – le fils – n'a pas vécu avec bonheur sa difficile condition de paysan ; l'alcoolisme l'a tué à l'âge de 50 ans dans une crise de delirium tremens. Par contre, pour ce qui concerne Joséphine, je garde le souvenir d'une femme souriante, douce et gentille ; son mariage lui a permis de construire un doux cocon. Ne lutte-t-on pas contre l'atavisme tout en le subissant... et quelquefois heureusement on gagne !

Stéphanie – ma mère – aura certainement connu son vrai premier rayon de soleil à la fin de son adolescence : mon père. Possible que les affinités se soient dessinées plus tôt, en se croisant durant leur scolarité à l'école de Bergheim. Ils avaient un an d'écart. Stéphanie un an de plus que Laurent. J'imagine le premier baiser à la kilbe, la fête du village qui se déroulait peut-être déjà à l'époque au mois d'août. En Alsace, c'est la saison des orages qui assombrissent le ciel pendant plusieurs jours d'affilée. Et orageuse fut cette relation... Oh non ! Quand on tombe amoureux on se sent pousser des ailes, on a des petits ressorts partout qui font sauter si haut qu'il est impossible de voir ce qui pourrait assombrir une merveilleuse rencontre. Non, le problème se situe au niveau des familles des deux amoureux.

Un artisan ne voit pas d'un bon œil que son fils se marie avec une paysanne ; on ne mélange pas les torchons et les serviettes, et ce d'autant plus s'il s'agit d'une fille qui habite dans une ferme loin du village où l'on vit quasiment en autarcie, à l'abri du progrès. Pour la petite histoire, on peut préciser que mon grand-père, Félix Bohn, était charron et fort utile aux vignerons et paysans de Bergheim qui constituaient l'essentiel de sa clientèle. Dans un village, la parole va bon train. En bon artisan fréquentant beaucoup de monde, Félix était aux premières loges pour glaner les ragots. Il connaissait la triste ambiance qui régnait au Tempelhof. Ceci explique peut-être cela. Côté Meyer, il est évident que pour la pérennité d'une ferme, une fille de paysan ne doit pas épouser un artisan ; de surcroît ce garçon a une réputation de dandy. Tout au long de sa vie papa se sera fait taquiner pour ses coquetteries de jeune homme : son « indéfrisable » (une coiffure du genre de celle de Charles Trenet – né la même année que lui) et ses « glacés Handchick » – ses gants en suédine.